

La menace masala

Guillaume Roussel-Garneau

Number 312, Summer 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81534ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roussel-Garneau, G. (2016). Review of [La menace masala]. *Liberté*, (312), 73–73.

La menace masala

Ajuster les sensibilités à l'état d'exception.

GUILLAUME ROUSSEL-GARNEAU

LA TÉLÉVISION est accrochée au plafond dans un coin de La Belle Province où je mange deux hot-dogs garnis. Mes yeux fixent l'écran. Le policier est mort, il va au paradis : une salle blanche, immense et vide. Il n'est pas reçu par Dieu le Père mais par le sosie d'une *pornstar*, sa supérieure hiérarchique. Celle-ci lui donne le choix : soit une mission terrestre qui contribuera à sauver l'humanité du chaos dans lequel elle est embourbée, soit une patrouille routinière en banlieue. L'homme est brave,

le voilà parachuté dans un flot de symboles mystiques et sectaires avant de se réveiller sur terre en plein *downtown*.

Le premier affrontement se fait avec l'antithèse du citoyen respectable : torse nu, crâne rasé ; il est hargneux, impoli, sa rage est palpable. Entre le policier et ce non-citoyen, un plat de nourriture indienne, du poulet masala. Qui le mangera ? Qui y résistera ? C'est l'enjeu. Le non-citoyen se goinfre finalement du plat indien, comme un animal – ou comme je l'ai fait avec les hot-dogs.

Le vigilant policier a la force morale nécessaire pour ne pas se laisser tenter par cette curiosité exotique. Le non-citoyen a des convulsions, quelque chose dans son abdomen veut prendre vie. Une main pousse à l'intérieur de son poignet droit jusqu'à en sortir. Le phénomène se reproduit du côté gauche. Le non-citoyen désormais muni de quatre mains régurgite de la bile alors que ses convulsions se poursuivent, semblant l'entraîner vers la mort. Le policier n'a pas besoin de le tuer, il s'est auto-anéanti en mangeant de la nourriture indienne. Je me tourne et regarde les visages des clients qui m'entourent, comme moi ils restent silencieux. Obnubilés par le flot d'images cinématographiques, ils continuent leur repas. De retour chez moi, alors que j'apprends la mort de trois cents Syriens dans un petit encadré en page

trente-six du journal, dans l'indifférence absolue de mes concitoyens, je me questionne sur la nécessité pour la critique d'analyser ces promoteurs influents de l'état d'exception. Jusqu'où cette police ira-t-elle pour injecter sa vision de la vie dans nos veines ? Me vient un dilemme : doit-on s'intéresser à ces discours envahissants pour en comprendre les intentions et les conséquences dans nos vies ou devons-nous plutôt les chasser de nos esprits en nous repliant dans l'art, espace d'une désolation partagée ? Dans la mesure où la force d'une œuvre se situe au-delà des lignes de partage morales, à quel moment la critique cinématographique prend-elle la responsabilité d'affronter ce matraquage ? **L**

Prêcher aux convertis

Documentaire militant cherche puissance de cinéma.

ANTOINE GODIN

DE 2012 à 2015, le documentariste Olivier D. Asselin a suivi le parcours de plusieurs opposants à l'installation d'un pipeline au Québec : un environnementaliste, deux militants écologistes et un (ex-)ministre péquiste responsable du développement durable, aussi ex-militant. Un film réalisé par et sur des militants peut-il s'adresser à qui n'est pas déjà acquis à sa cause ? Asselin montre bien comment des partisans se saisissent de leurs droits démocratiques pour défendre leurs idéaux : manifestations, coups d'éclat médiatiques, ateliers, réunions politiques, etc. Toutefois, le « pouvoir » du titre brille par

son absence. La focalisation sur quelques groupes de pression donne l'impression d'un rapport de force significatif entre ces derniers et les conglomerats transnationaux. Une véritable démonstration qui rendrait sensibles l'étendue du pouvoir des pétrolières et la complexité de l'intégration du pétrole dans l'économie relativiserait probablement le poids de ceux qui militent au nom d'idéaux comme la justice et la liberté en même temps que, concrètement, pour sauver des bélugas. Entre les deux, il y a beaucoup de questions à poser. Démonter la logique d'un « adversaire » permet d'y opposer avec force ses propres arguments. Mais si

tout est évident, pourquoi tenter d'arracher un sens au réel qui se révèle de lui-même par le simple prélèvement visuel ?

La question de *savoir comment montrer* ne semble plus préoccuper grand-monde, que ce soit au plan esthétique ou politique. Il faut dire que l'art militant a de longue date eu tendance à privilégier le tranchant du slogan à l'esthétique, considérée comme bourgeoise. Le principal souci consiste donc à être au bon endroit au bon moment pour capter les actions et les réactions qu'elles suscitent (une militante se cadenasse sur une clôture, la police arrive, les médias aussi). L'efficacité semble le seul mot d'ordre, comme si avaient été réglées depuis longtemps les questions soulevées par les rapports complexes entre images et sens. Comment faut-il filmer pour rendre l'image et son propos plus puissants ? Il fut un temps où les contraintes techniques réclamaient un sens de la mise en scène et un esprit sélectif, intuitif et ingénieux. Avec les

caméras pratiquement autonomes et la mémoire numérique infinie, c'est comme s'il n'y avait qu'à braquer l'objectif

OLIVIER D. ASSELIN
Pipelines, pouvoir et démocratie
Canada, 2015, 88 min.

sur des sujets parlants, puis « on fera le reste au montage ». La télévision, dont l'appui est souvent indispensable au financement des documentaires, continue donc d'imposer sa pauvre culture du « droit au but », du punch, du 44 minutes, et son mépris du public. Elle a horreur des risques esthétiques. Tout cela a été dit, mille fois. Mais les documentaires ne s'en portent pas mieux depuis la première fois qu'on l'a dit, même à l'ONE. **L**